

INSERTIONS

Stadsschreiber de 10 heures du matin à 6 heures
du soir, 40, Rue Maciel.

De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 53.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, intérêts ou non, ne sont pas
envoyés.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Stofo

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. BORON DUBARD

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. ROS

POUR CANOVAS

CONTRE LES FANATIQUES SCÉLÉRATS

Tout Montevideo s'associera aujourd'hui au défilé de l'Espagne. Travailleurs aux mains calleuses et penseurs au front prématûrement creusé de rides, tous ceux qui aiment la vérité, le bien, la justice, le progrès social s'uniront à elle pour déplorer la fin tragique d'un de ses grands serviteurs et pour maudire l'imbécile fureur, l'ignominieuse scélératesse de l'assassin.

Sur le cercueil de Cánovas comme sur la bière de l'inoubliable Sadi-Carnot tomberont, abondantes et sincères, les larmes des hommes gens de tous les partis, de toutes les opinions politiques, de tous les croûts philosophiques, de ceux-là même qui n'étaient pas en communion d'idées avec l'homme d'Etat brutallement frappé par la halle homicide d'un meurtrier étranger.

C'est qu'il ne saurait y avoir deux opinions sur de pareils crimes, pour les consciences droites et pour les esprits éclairés. Il faut l'incommensurable sottise, le fabuleux aveuglement, l'inraimsemblable oblitération du sens moral qui caractérisent les sectaires de l'anarchie, pour croire que quelque bien pourra résulter jamais de l'assassinat de l'un quelconque des hommes que le hasard de la naissance ou la supériorité de l'intelligence appelle au gouvernement de leurs semblables.

La révolution peut être quelquefois utile par elle-même pour se trouver nécessaire. C'est l'ultima ratio des peuples dont le droit inaliénable est méconnu, dont les prérogatives civiques sont sacrifiées à l'égoïsme d'aujourd'hui usurpateurs. — Arme dangereuse, elle ne doit être employée qu'à la dernière extrémité et quand il est devenu évident pour tous qu'il vaut mieux mourir héroïquement en défendant son droit qu'agoniser dans une servitude inique.

Mais l'attentat médité dans l'ombre, le crime lâche dirigé contre un individu qu'on surprend à l'improviste pour le frapper au nom d'une doctrine insensée et de convoitises inavouables, restera toujours sans justification possible devant la conscience humaine aussi bien que devant la raison.

Ce n'est pas en assassinant les autres, c'est en s'immolant eux-mêmes pour le bien de leurs semblables que les vrais champions du progrès ont pu être utiles et contribuer à la constitution d'un état social, encore bien imparfait sans doute, mais dont personne ne saurait nier de bon cœur qu'il assure à tous un bien-être et des avantages que ne connaissent pas les générations qui ont précédé la nôtre.

Le progrès, sans doute, ne sera jamais aussi rapide que notre impatience le voudrait. Créatures éphémères, notre erreur est de croire que nous pouvons condenser en une vie humaine tous les perfectionnements que seuls des siècles de labeur et de raison peuvent donner. Nous profitons des travaux, des œuvres, et aussi des souffrances de nos pères. La raison et la justice veulent que nous payions de nos travaux et de nos souffrances, que nous assurons par nos œuvres, à nos successeurs, la satisfaction de la dette de gratitude que nous avons contractée envers nos devanciers.

Les résidents français de cette Capitale à qui les résidents espagnols donnèrent naguère un si vif témoignage de sympathie et de solidarité, en circonstances analogues, ne se sont ni les moins nombreux aujourd'hui ni les moins ardens pour témoigner, par leur participation à la manifestation, de leurs sentiments affectueux pour l'Espagne et de l'énergie avec laquelle ils réprouvent le crime qui a mis un crève au drapéau de l'héroïque nation.

Le Commerce Extérieur de la France

Le Journal officiel vient de publier les chiffres de notre commerce extérieur pour les six premiers mois.

Les importations se sont élevées, du 1^{er} janvier au 30 juin 1897, à 1.974.900.000 fr., et les exportations à 1.832.901.000 fr.

Il y a donc une balance à peu près égale entre nos importations et nos exportations pour le premier semestre de l'année, mais ce qu'il importe de remarquer et ce qui prouve que notre commerce d'exportation tend à se relever, c'est que pendant le mois de juin l'augmentation à l'exportation a été de

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU MATIN

23.475.000 francs, tandis qu'à l'importation elle n'a été que de 6 millions 337.000 francs.

Comparativement à l'année dernière les résultats sont beaucoup plus favorables puisque nos exportations dépassent de 125 millions celles de la même période de 1896 et que l'ensemble de nos transactions, importations et exportations, donne un total de 3.807.981.000 francs, contre 3.722.920.000 francs l'année dernière, soit une augmentation de 83 millions.

Voici comment se décomposent les chiffres pour les 6 premiers mois:

IMPORTATIONS	1897	1896
frances	frances	
Objets d'alimentation	411.756.000	597.691.000
Matières nécessaires à l'industrie	1.220.337.000	1.195.162.000
Objets fabriqués	903.619.000	312.059.000
Totaux	1.974.900.000	2.045.512.000

EXPORTATIONS	frances	frances
Objets d'alimentation	331.011.000	311.963.000
Matières nécessaires à l'industrie	25.175.000	2.762.000
Objets fabriqués	915.691.000	903.619.000
Colis postaux	82.427.000	77.331.000
Totaux	1.832.901.000	1.707.117.000

D'après le tableau ci-dessus, les différences nettes à l'importation et à l'exportation avec les six premiers mois de 1896 sont les suivantes:

IMPORTATIONS	frances
Objets d'alimentation	62.935.000
Matières pour l'industrie	25.175.000
Objets fabriqués	2.762.000
Totaux	40.522.000

EXPORTATIONS	frances
Objets d'alimentation	19.041.000
Matières pour l'industrie	59.396.000
Objets fabriqués	12.012.000
Colis postaux	5.093.000
Difference pour 1897	125.577.000

LA MÉDECINE DE L'ESPRIT

Paris 20 juillet 1897

Il est, certes, pénible d'écrire, le condonner dans l'oreille, alors qu'on est couché et garrotté de bandages comme la momie d'un pharaon de la troisième dynastie; mais je vais essayer tout de même de faire mon article, ne fût-ce que pour rassurer mes amis.

Car la presse a donné, tous ces jours-ci, avec plus de bienveillance qu'à l'exactitude, des nouvelles de ma santé; et, convalescent dans tel journal, je suis moribond dans tel autre.

La vérité, c'est que me voici encore une fois malade pour assez longtemps, selon toute apparence, mais sans donner, du moins, je l'espère—des séries d'espérances aux candidats qui se préoccupent des prochaines vacances à l'Académie française.

Le grand Garthe qui, ce jour-là, s'est sans doute moqué du monde, a dit qu'on ne mourait que parce qu'on le voulait bien. Dans ce cas, je refuse avec énergie mon consentement. Je n'éprouve en aucune façon cette «difficulté de vivre» dont se plaignait Fontenelle aux approches de la centième année. J'ai devant moi, en perspective, des journées, des semaines d'espérance. Ce n'est pas gai; mais, d'abord, j'ai quelque peu l'habitude de souffrir, et puis, contre la douleur, quand elle n'est pas intolérable, je ne connais pas de médicament plus efficace que le travail, de spécifique meilleur que la copie.

Cette page me tiendra donc lieu de grain d'opium ou de pilule de morphine. Soyez, s'il vous plaît, indulgents pour elle.

Comment tuer les heures quand on est alité? En lisant. Je n'y ai pas manqué, et, par un hasard passablement ironique, le premier volume dont j'ai coupé les pages, depuis que je suis sur le banc, est l'*Introduction à la médecine de l'Esprit*, par M. le docteur Maurice de Fleury.

Si la science est impuissante à supprimer la souffrance et la mort, ses efforts en sont pas moins admirables qui parviennent à prolonger la vie et à la rendre un peu moins douloureuse. Pourquoi ne pas espérer, avec l'auteur de la *Médecine de l'Esprit*, que, par l'observation assidue des maladies nerveuses, la science arrivera un jour à dompter les désordres intellectuels et moraux qui en sont la conséquence, et que nos arrêts-neuves, après une lente évolution, connaîtront enfin une humanité non seulement moins misérable, mais plus sage et meilleure que la morte de l'âme?

Le beau livre de M. le Dr. de Fleury se recommande de lui-même aux physiologistes et aux médecins. Il leur indique une voie nouvelle pour écrire, de la mort, les malades beaucoup plus distingués des nerfs et du cerveau. Quand je ne puis attendre de soulagement que de l'énergie «baumo-d'âcre» et quand j'apprends, pour demain matin, le froid contact des pinces et des ciseaux du chirurgien, voici qu'on me parle d'hygiène subtile et de délicate thérapeutique.

Mais il ne faut pas être égoïste. Parce que mon corps me fait mal, je ne suis nullement

des années. C'était un nerf chez qui toutes les sensations étaient d'une intensité extrême; il connaît l'immense amour de sa fiancée, de cette petite Belge au cœur resté tout jeune à l'âme si pure, aux désirs si limités. Il avait conscience d'avoir trouvé la femme idéale et un grand attendrissement le prenait à ses pensées.

Et le train filait à toute vapeur, mettant des liens entre les deux amoureux. René ne pleurait plus, il lisait maintenant le dernier roman à la mode qu'il avait acheté à Lille où l'on venait de s'arrêter; parfois ses yeux s'attardaient sur les campagnes du nord où l'on passait en coup de tonnerre, et il s'intéressait à tous les petits détails, aux meules de foin éparses dans la plaine, comme des petites cabanes de sauvages; aux paysans qui côte à côte, pareils à de gros points noirs, vaquaient à leurs occupations. Puis la solitude aidant, il s'endormit légèrement et son sommeil fut ponctué des riantes images qu'il était l'y a deux mois encore: de jolies femmes aux lèvres tentantes défilèrent devant lui dans un grand tourbillon de voute et de foule; la grande cité perverse le reprenait déjà.

Pourtant, le lendemain, pris de remords il écrivit une lettre où il protestait de la tendresse de ses sentiments, mais il savait qu'il se

exempta du devoir de plaindre ceux que torture leur cœur ou leur imagination; et nos pires malades.

J'ai donc lu, avec le plus vif intérêt, l'ouvrage de M. Maurice de Fleury. Est-il très savant? Je n'en sais rien, car je suis un profane. Mais c'est le livre d'un psychologue pénétrant et d'un bon écrivain, et je conseille, même à ceux qui se portent bien au moral, de le lire pour leur instruction et pour leur plaisir.

Malgré ce titre ambitieux, la *Médecine de l'Esprit*, n'allez pas croire que l'auteur ait la prétention de guérir complètement l'humanité de ses passions et de ses vices à l'aide de drogues et de médicaments. Aussi bien que vous et moi, il sait qu'on ne trouvera jamais chez aucun apothicaire, de la vertu et de la sagesse en pilules, et qu'il n'existe pas de codes contenant des formules souveraines contre les sept péchés capitaux.

Franchement, ce serait trop beau, si l'on pouvait faire à l'orgueil des injections sous cutanées de modeste, administrer au libertin des clystères du chasteté, purger l'enveu de sa bile noire et faire rendre gorgé à l'avarie de son or à l'aide d'un ipécamuna spécial.

Le docteur Maurice de Fleury est précisément le contraire d'un grossier matérialiste, et il en fournit la preuve à toutes les pages de son livre. Mais, ancien élève de Clément et profondément versé dans l'étude des affections nerveuses, il est arrivé à considérer certains états de l'âme humaine comme de purs phénomènes neuroasthéniques, et, pour en soigner et guérir quelques-uns, — tels que la tristesse persistante, la paresse des sentiments, la colère sans cause, et même les troubles dus au sentiment de l'amour, notamment, la jalousie, — il fixe une règle hygiénique et conseille un traitement médical qui me semblent excellents. Et, à l'appui du son dire, il cite des faits extrêmement curieux et raconte des guérisons tout à fait extraordinaires.

Il éprouve donc un peu de courage, vous qui souffrez du mal de ce siècle, du spleen de Byron et de la mélancolie de Chateaubriand; Né vous désespérez plus artistes et poètes qui rêvez votre œuvre au lieu de la faire et qui vivez selon l'expression de Mürger, quelques-unes de ces années où l'on n'est pas en train!

Et vous aussi, calmez vos cruels soupçons, fortunes qui vous croient trahis par une femme aimée! Vous êtes, sachez-le, de simples hystériques et, si les prophéties scientifiques du docteur Fleury se réalisent vous allez bien; grâce à un régime approprié à une hygiène rationnelle et à quelques rares médicaments, il est assez extraordinaire pour qu'on le remémore le lendemain de son anniversaire.

Au mois de mai 1898, Napoléon avait accompli celui de tous ses actes dont il est le plus impossible de le justifier: après avoir attiré auprès de lui à Bayonne le roi d'Espagne Charles IV et son fils Ferdinand qui l'avaient pris pour jugé de leurs dissensions, il avait mis la main sur eux, et les retenant prisonniers, avait voulu s'emparer de l'Espagne dont il avait donné la couronne à son frère Joseph; une formidable révolution lui avait répondu.

Or, l'Espagne était notre alliée depuis le traité signé en 1796 à Saint-Ildefonse, et en vertu de cette alliance le roi d'Espagne avait un contingent de troupes dont une partie avait été envoyée en Italie et dont l'autre partie avait été envoyée en Allemagne et chargée, sous les ordres directs du maréchal Bernadotte, de la garde de Schleswig-Holstein appartenant au Danemark, notre allié. C'est dans l'île de Fionie et dans celle de Langeland que la touche prosaque qu'étaient cantonnés la plus grande partie des Espagnols.

A la nouvelle des événements dont l'Espagne était le théâtre, la Romana et ses soldats n'eurent plus qu'une idée se soustraire à la surveillance de Bernadotte et de retourner en Espagne prendre part à la défense de leur patrie.

L'impossibilité d'y parvenir par la voie de terre était absolue, la Romana s'aboucha avec l'amiral commandant les forces anglaises dans la Baltique, qui s'empresa de se mettre à sa disposition. A l'époque convenue, la Romana, en vertu d'ordres supposés, se divisa en mouvement, s'empara du port de Nyborg, où vinrent le rejoindre les troupes qui occupaient d'autres points de l'île et celles qui étaient cantonnées dans l'île de Langeland dont elles étaient aisément rendues maîtresses, et, le 13 août, ayant que Bernadotte se fut débarrassé de rien, il s'embarqua, avec elles sur les vaisseaux anglais qui les déportèrent à Gothenbourg, en Suède, à l'entrée du Cattégat, où des transports anglais vinrent

